

Une fois la porte fermée, après la dernière visite, Carmen appuie légèrement la nuque contre le mur pour en sentir la fraîcheur et elle cligne des yeux à plusieurs reprises, comme si elle était éblouie. Sa main droite est endolorie et ses lèvres gonflées à force d'embrasser.

Et comme elle ne trouve rien d'autre à dire, elle répète encore ce qu'elle n'a cessé de répéter depuis le matin : « Je ne peux pas y croire, Valen, je t'assure, je n'arrive pas à me faire à cette idée. » Valen la prend délicatement par la main et l'entraîne derrière elle dans le couloir jusqu'à sa chambre, sans résistance de sa part :

— Il faut que tu dormes un peu, Menchu. Je suis ravie de voir à quel point tu es courageuse mais ne sois pas nigaude, c'est totalement artificiel. Ça se passe toujours comme ça. Tu tiens sur les nerfs. Tu verras demain.

Carmen s'assied sur le bord du grand lit et se déchausse docilement, poussant la chaussure du pied droit avec la pointe du pied gauche et vice versa. Valentina l'aide à s'étendre puis elle replie le coin du dessus-de-lit de façon à la couvrir à moitié, de la taille

jusqu'aux pieds. Avant de fermer les yeux, soudain méfiante, elle dit :

— Dormir, non, Valen, je ne veux pas dormir ; je dois rester avec lui. C'est la dernière nuit. Tu le sais bien.

Valentina se montre attentionnée. Sa voix – ses paroles, le son de sa voix – autant que ses gestes, sont d'une efficacité étonnante :

— Ne dors pas si tu ne veux pas dormir, mais détends-toi. Tu dois te détendre. Tu dois au moins essayer – elle regarde le réveil. Vicente ne va pas tarder.

Carmen s'étire sous le couvre-lit blanc, elle ferme les yeux et, comme si cela ne suffisait pas, elle les protège avec son avant-bras droit, nu, très blanc, contrastant avec la manche noire de son chandail qui la couvre jusqu'au coude. Elle dit :

— J'ai l'impression qu'un siècle s'est écoulé depuis que je t'ai appelée ce matin. Mon Dieu ! Il s'est passé tant de choses ! Et je ne peux toujours pas y croire, je t'assure ; je n'arrive pas à me faire à cette idée.

Même les yeux fermés et protégés par son avant-bras, Carmen continue à voir défiler des visages de marbre, inexpressifs, quand ils ne se forcent pas à paraître contrits : « Que dire ? » « On ne peut que se résigner » « Prends soin de toi, Carmen, les petits ont besoin de toi » « À quelle heure est la sépulture demain ? ». Et elle : « Merci, Untel » ou « Merci, Unetelle », et aux visiteurs de marque : « Comme le pauvre Mario aurait été heureux de vous voir ici ! ». Ce n'était jamais les mêmes personnes mais leur nombre ne diminuait pas.

C'était comme le flux d'une rivière. Au début, tout était tristement conventionnel. Des visages allongés et des silences insidieux. C'est Armando qui a brisé la glace avec son histoire drôle, celle des bonnes sœurs. Il croyait qu'elle ne l'entendait pas mais Carmen l'avait entendu et elle n'était pas la seule : Moyano, avec sa pâleur laiteuse et son visage encadré d'une barbe de rabbin, noire et soyeuse, l'arrêta net, sans un mot, d'un regard aigre et réprobateur. Mais la tension avait diminué. La barbe de Moyano et sa pâleur de mort étaient parfaites pour la veillée. En revanche, la mèche blanche de Valen détonnait. « Quand on me l'a dit je ne pouvais pas le croire. Je l'ai vu hier encore. » Carmen se penchait et l'embrassait sur les deux joues. En réalité, elles ne s'embrassaient pas, leurs têtes se croisaient de manière étudiée, d'abord du côté gauche, puis du côté droit et elles embrassaient l'air, peut-être quelque mèche rebelle, de telle sorte que l'une et l'autre percevaient le claquement des baisers sans en ressentir l'effusion. « Et moi donc. Hier soir, il a dîné comme si de rien n'était et il a lu très tard. Et ce matin, voilà. Comment imaginer une chose pareille ? » La barbe de Moyano cadrait parfaitement avec l'atmosphère. Comme son teint de cire, son visage émacié d'intellectuel. C'était tout le mérite qu'il avait aux yeux de Carmen. « Ça te gêne si je vais le voir ? — Au contraire, ma chère. — D'accord, Carmen. » Et les têtes des deux femmes se croisaient, d'abord du côté gauche, puis du côté droit et elles embrassaient l'air, le vide, peut-être quelque mèche en bataille, de telle sorte

qu'elles sentaient toutes les deux l'effluve des baisers mais pas leur chaleur. « Je n'ai jamais vu un mort pareil, je te promets. Il n'a même pas perdu ses couleurs. » Et Carmen se gonflait d'orgueil, comme si elle avait fabriqué le mort de ses mains. Mario n'avait pas son pareil ; c'était son mort, elle l'avait confectionné elle-même. Mais Valen résistait : « Je préfère me souvenir de lui vivant, voilà tout. — Je t'assure qu'il n'est pas du tout impressionnant. — Mais quand même. » C'était pareil avec Menchu mais elle, c'était sa fille et elle ne pouvait pas faire autrement. Quand elle était revenue du collège, avec l'aide de la Doro, elle l'avait obligée à entrer et elle l'avait forcée à ouvrir les yeux qu'elle s'obstinait à fermer. « Laisse-la, va, ce n'est encore qu'une enfant. — C'est sa fille et elle va y aller tout de suite parce que je le veux. » Une hystérique. Menchu s'était comportée comme une hystérique.

— Réchauffe un serpent dans ton sein...

— Laisse faire, Menchu ; détends-toi, voyons ; fais ton possible pour te détendre. Ne pense plus à rien maintenant.

La plupart n'étaient que des formes obscures aux yeux gonflés, mimétiques. Ils étaient liés par une responsabilité diffuse, un sentimentalisme convenu et un désir goulu de la harceler, elle, Carmen, avec leurs doigts ou avec leurs lèvres. Ils arrivaient inquiets avec l'envie de repartir le plus vite possible : « Quand on me l'a dit, je ne pouvais pas y croire, je l'ai vu hier encore » « Pauvre Mario, si jeune ! ». La mère blanche de

Valentina détonnait, telle une zébrure. Les livres aussi détonnaient, derrière le cercueil, avec leurs dos brillants, rouges, verts et jaunes. Quand les croque-morts étaient partis, elle les avait retournés un à un, patiemment, tous ceux dont les couvertures criardes ressortaient sur le crêpe noir. Quand elle eut fini, elle éprouva une étrange satisfaction et ses doigts étaient pleins de poussière.

« Que dire ? » « Gardez la force de le recommander à Dieu ». Après tout, elle avait bien fait d'envoyer Bertrán à la cuisine. L'appariteur n'a pas sa place chez les professeurs. Et puis, cette scène. Antonio avait passé un mauvais quart d'heure par sa faute. Que viennent faire les sourds dans ces moments-là ? Antonio avait dit, tout simplement : « Les bons s'en vont et nous restons, nous les méchants » et, en réalité, il ne l'avait pas dit, il l'avait murmuré, mais Bertrán : « Comment vous dites ? » et Antonio avait répété, lentement, après avoir regardé de tous les côtés, l'air soupçonneux, alors Bertrán avait haussé le ton et les épaules et il avait dit : « Je ne vous entends pas » et il prenait l'assistance à témoin et Antonio regardait le corps puis les présents, et il répéta plusieurs fois, en élevant progressivement la voix, alors que le silence se faisait dans les groupes, si bien que quand il cria : « Les méchants, nous restons et les bons meurent ! » et que Bertrán répondit : « Ah, je n'avais pas compris, pardon ! », tout le monde était au courant.

Des groupes arrivaient et d'autres s'en allaient. Ils avaient en commun un vague sentiment de responsa-

bilité et des yeux hypocrites, ostensiblement affligés. C'est Bene, la femme d'Antonio, qui dit, profitant d'un silence affecté et après un soupir si long qu'elle sembla se dégonfler : « Le cœur est un vrai traître, c'est bien connu. » Et ce fut comme une libération. Les yeux perdirent leur expression affligée et, petit à petit, les visages s'épanouirent. On avait trouvé un coupable. Mais elle dit simplement à Bertrán : « Bertrán, allez à la cuisine ; ici, on n'a même pas la place de se retourner. »

— Tu n'as pas idée de ce qu'était la cuisine, Valen. Un va-et-vient permanent. Mario avait très bonne presse chez les gens un peu comme ça, c'est sûr.

— Oui, ma chérie ; tais-toi maintenant. Ne pense plus à rien. Essaie de te détendre, fais-moi ce plaisir.

— Il me semble qu'un siècle s'est écoulé depuis que je t'ai appelée ce matin, Valen.

Elle l'avait appelée peu après l'avoir découvert. Et Valen était venue tout de suite. Elle était la première. Carmen s'était laissée aller avec elle pendant une heure et demie. *C'était tard par rapport à son habitude mais quand j'ai ouvert les volets je pensais encore qu'il devait être endormi. Ce qui m'a choquée, c'est sa position, sincèrement, parce que Mario avait l'habitude de dormir sur le côté, les jambes repliées, il n'avait besoin que de la moitié du lit, en longueur bien sûr, parce que en largeur, imagine, il était sur moi, il se mettait en boule, il disait que c'était depuis toujours, depuis tout petit, depuis qu'il avait l'âge de raison, tu vois, mais ce matin il était sur le dos, c'est normal bien sûr, sans bouger, Luis dit que*

*quand l'attaque commence, instinctivement ils sentent qu'ils s'étouffent et ils se retournent, apparemment pour chercher de l'air, moi je vois ça comme les poissons quand tu les sors de l'eau, quelque chose comme ça, ces bouches ouvertes, tu comprends ? Mais les couleurs et le reste, comme si de rien n'était, entièrement normal, pas raide non plus, exactement comme quand il dort...* Mais quand elle lui a touché l'épaule et lui a dit : « Allons, Mario, tu vas être en retard », Carmen a retiré sa main comme si elle s'était brûlée. « Le cœur est un vrai traître, c'est bien connu » « À quelle heure est la sépulture demain ? » « Et moi donc ! Hier soir, il a dîné comme si de rien n'était et il a lu très tard... Et ce matin, voilà. Qui aurait pu croire une chose pareille ? ». Et elle a demandé à Valen (parce que avec Valen elle était en confiance) : « Valen, est-ce que tu sais si Mario a droit au titre d'illustrissime ? Ce n'est pas de la vanité mal placée, comprends-moi, tu penses bien, dans des moments pareils, mais pour le faire-part, tu comprends ? Parce qu'un faire-part comme ça, sans titre, sans rien, ça la fiche mal. » Valentina ne répondait pas. « Tu m'entends ? » Elle voulut croire que Valen pleurerait. « Mais je n'en sais rien, je t'assure, répondit Valen brusquement, tu me poses une colle. Attends un instant, je vais le demander à Vicente. » Carmen entendit le bruit du combiné et le rythme régulier des petits pas de Valen, de plus en plus furtif et imprécis, dans le couloir. Et pour finir : « Vicente dit que non, qu'illustrissime, c'est seulement pour les proviseurs. Je suis désolée, ma belle. »